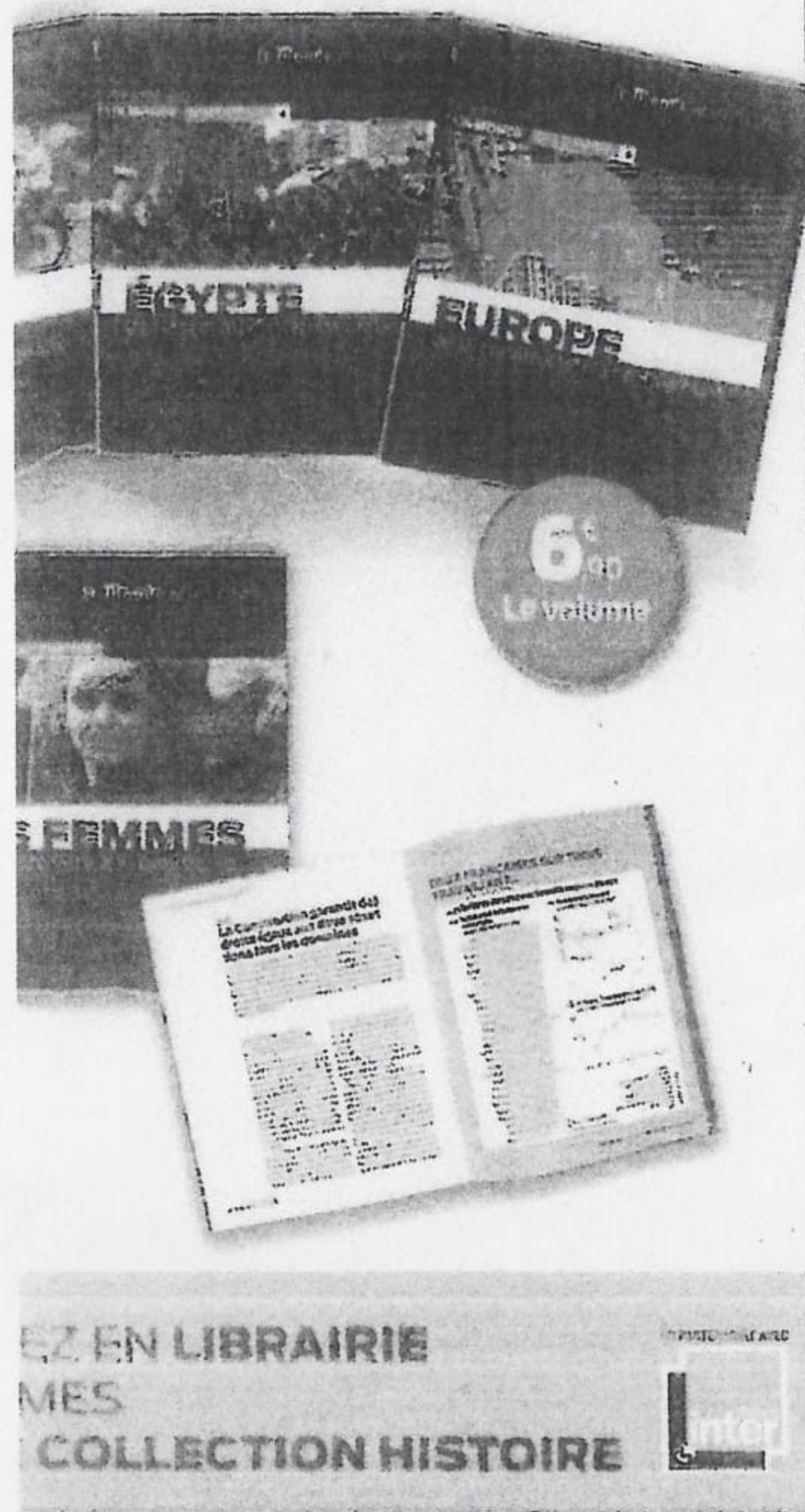


Monde // HISTOIRE

PRENDRE UN MONDE QUI CHANGE
LES GRANDES SIGNATURES DU MONDE



vous trompez. Elle ne pose pas le même regard sur lui. Pour elle, il est Marlboro. Il est Harley Davidson. Il est la liberté. Tout cela est extrême-

JULIE MARQUET

L'AMOUR COMME HYPOTHÈSE DE TRAVAIL,
PAGES 277-278

of Love), de Scott Hutchins,
traduit de l'anglais (Etats-Unis) par
Elisabeth Peellaert, Belfond, 450 p., 21 €.

Oratorio pour une victime de la torture

Avec « Le Bâtiment de pierre », la Turque Asli Erdogan imagine, dans une langue crue et poétique, l'horreur vécue par un proche dans une prison de son pays

EGLAL BERRERA

Asli Erdogan a 30 ans lorsque, en 1996, elle abandonne une prometteuse carrière de physicienne pour se consacrer à l'écriture. Six courts romans – à peine 500 pages en tout – immédiatement salués par la critique et les lecteurs de son pays, la Turquie, puis traduits dans une dizaine de langues. Militante des droits de l'homme et des minorités – arménienne et kurde surtout –, elle est considérée comme l'une des grandes voix rebelles de la prose turque. Elle vit aujourd'hui en Autriche, où elle s'est exilée pour fuir un incessant harcèlement policier. Victime d'un viol, la colonne vertébrale blessée par un coup de matraque lors d'une manifestation, elle souffre d'une douleur chronique qui ne lui laisse pas de répit.

La douleur physique et la peur qu'elle engendre, Asli Erdogan les connaît donc intimement et elle sait les mots pour les dire : « Rien n'est aussi terrible qu'on le craint disaient ceux qui, connaissant mal la nature humaine, se figuraient que la souffrance avait un début et une fin... Ceux qui n'ont surplombé que des gouffres familiaux et n'ont jamais été emportés dans l'in-

terminable sarabande de la peur. » Cette douleur-là, thème récurrent de son œuvre, touche à son acmé dans son nouveau livre, *Le Bâtiment de pierre*. Le corps soumis à la torture en est l'effroyable propos. L'entreprise littéraire est périlleuse. C'est un défi lancé au pouvoir de l'écriture, face à la dislocation du langage que la torture produit ; privant l'homme de parole, la réduisant à des cris et à des sons informes. « Ce qui parlait en lui, c'était le lan-

C'est un défi lancé au pouvoir de l'écriture face à la dislocation du langage que la torture produit

gage des blessures, la solitude des marchés, des rues, des châlits désertés, les histoires où nul ne passe... C'était le langage des mots arrachés au mutisme, dans le halo d'un silence infranchissable, et retournés au silence, mots que nul n'entend ni ne désire », écrit-elle.

D'emblée, on sait. Voici un texte dicté par la plus stricte nécessité, à la fois politique et personnelle. Asli Erdogan prête ses yeux et sa voix à l'un de ses proches, disparu depuis plus de dix ans et dont elle est convaincue qu'il est mort sous la torture. *Le Bâtiment de pierre* est le récit halluciné de son calvaire dans cette prison où sont

emmurés opposants politiques, militants et gosses des rues, voleurs et petits délinquants. C'est un récit éclaté, construit comme un oratorio dont on entendrait les solistes et le chœur sans toujours clairement les identifier, sans aucune description, jamais, de sévices corporels. De paragraphe en paragraphe, le narrateur change, mais la voix reste la même ; fusionnant celles du mort et du survivant, du bourreau et de la victime, celles de l'homme devenu fou et de l'enfant qui résiste.

« Le corps et la douleur ont leur propre langage que j'ai essayé de capter à leur niveau le plus spirituel, explique Asli Erdogan au « Monde des livres ». Je ne pense pas que la littérature puisse ou doive pénétrer dans la chambre de torture. Et puis, je n'ai jamais su raconter une histoire, la métaphore est ma signature. »

Porté par une écriture rarement rencontrée, alliage de brutalité, de crudité et de poésie, *Le Bâtiment de pierre* est un alcool fort que l'on absorbe d'un trait, chahutés entre nausée et ravissement, abattement et vitalité, un texte qui donne à penser autant qu'à éprouver. Comme le fait la grande poésie. ■

LE BÂTIMENT DE PIERRE
(*Tas Bina ve Digerleri*),
d'Asli Erdogan,
traduit du turc par Jean Descat,
Actes Sud, 108 p., 13,50 €.

Le Monde vendredi 19 avril 2013